

Les 38^e Assises d'Arles

vues par les étudiants
du M2
de traduction littéraire
à Paris-Diderot

**« ET POURTANT ELLE TOURNE !
ÉCOLOGIE EN TRADUCTION »**

Depuis quelques années, les étudiants du M2 sont invités aux Assises d'Arles. Dans le cadre de l'atelier d'écriture créative dirigé par Marie Hermet, ils devaient rédiger le compte rendu d'une des rencontres à laquelle ils avaient assisté. Voici leurs travaux.

AUDREY ABOUKRAT

5 novembre, théâtre d'Arles, performance *Les Bouches de l'Amour*
Mise en espace : Antoine Oppenheim et Pascal Rénéric
Lecture plurilingue : des binômes auteur.trice / traducteur.trice ont écrit puis traduit une nouvelle illustrant le très beau reportage photographique effectué par Claudine Doury (agence VU) sur les bords du fleuve Amour, en Russie.

Sur la scène, au fond à droite, une table de travail en bois sombre où cinq personnes travaillent à la lumière d'une grosse lampe

jaune rococo. Beaucoup de livres jonchent la table, au sol de nombreuses feuilles froissées.

En toile de fond, un grand écran d'environ trois mètres de haut et six mètres de large sur lequel sont projetées les photos de Claudine Doury, paysages bordant le fleuve Amour et portraits d'autochtones.

Au fond à gauche, une autre table de travail, plus petite, également éclairée, qui ressemble plus à un bureau. Une seule personne y travaille.

Sur le devant de la scène au centre, trois tas de feuilles d'automne.

La performance est rythmée par trois dialogues entre un auteur qui lit son texte en version originale (anglais, puis allemand avec des morceaux en chinois, puis espagnol) et son traducteur français. Chaque texte proposé est accompagné d'une projection de photos qui résonnent avec le texte lu. En parallèle du travail de traduction donné à voir et à entendre, les autres personnes présentes sur scène traduisent en gestes le récit.

Le premier dialogue entre l'autrice anglophone et sa traductrice française joue sur le changement de rythme et l'inversion des rôles : l'autrice lit d'abord d'un ton neutre de très longs passages, fidèlement traduits ; puis les passages en anglais se réduisent, et ceux en langue traduite s'allongent ; enfin, le traductrice prend tout l'espace de parole, seulement ponctué par de courtes interventions d'un ou deux mots de l'autrice anglophone, ce qui donne l'impression que la traductrice est devenue l'autrice de ce qu'elle traduit.

Le second met en scène une autrice germanophone spécialiste du chinois. Elle donne à entendre un récit en allemand et en chinois. Elle utilise un panneau blanc pour dessiner des idéogrammes. S'enclenche alors, comme dans le premier dialogue, une alternance entre texte original et traduction en français. Mais rapidement le dialogue s'enrichit d'apartés entre l'autrice et sa traductrice : l'autrice enseigne avec patience la prononciation de certains termes chinois, dont elle explique les origines et la portée ; la traductrice déplie l'étymologie de termes français précieux et rares.

Le dernier dialogue installe d'emblée la traductrice au centre. Re-légué dans le fond, l'auteur ne prononcera en espagnol que quelques mots isolés, laissant à la traductrice toute la scène. Le récit s'intéresse à une croyance ancienne des nanaïs postulant que se couper les cheveux les jours de pleine lune provoque un malheur. De magnifiques photos d'une vieille femme à la chevelure longue et fournie accompagnent ce récit plein de métaphores qui est, me semble-t-il, le plus poétique des trois.

Au cœur du projet de cette performance, il y a la traduction sous plusieurs formes : d'émotions en images, d'images en performances scéniques, de texte original en texte traduit.

Il y a aussi la volonté de mettre en scène l'enrichissement réciproque de l'auteur et de son traducteur, et par là celui du public (et du lectorat). Enfin, la présentation des traductrices comme véritable co-auteurs.

JOU BOISSEAU GALLEZ

6 novembre, espace Van Gogh.

Atelier d'espagnol (Équateur) avec Isabelle Gugnion, traductrice de *Mortepeau*, de Natalia García Freire.

Atelier de tamoul avec Faustine Imbert-Vier, traductrice de Box, de Shobasakthi.

Monsieur va nous demander de les tuer (*matarlas*) ou de les abattre (*matarlas*), dit-elle à voix basse.

- chuchota-t-elle –
- souffla-t-elle –
- susurra-t-elle –

Elles ne seront même pas bonnes à manger et ça ne fera même pas de la bonne viande (*carne*) et on n'en tirera pas de la bonne viande ou UNE bonne viande et on n'en fera pas bonne chair, ajouta-t-elle.

Des vaches qui meurent qui puent

nausée

haut-le-cœur

dégueulis

un larynx desséché ou une gorge

un estomac ulcéreux

pour le taureau pis la mort si pas vigoureux l'Intrépide

Mais si essayez

mais non moi j'ai laissé mon espagnol au lycée

entiendo pero no hablo

« Personne ne lui répondit et elle continua à sécher les mèches en désordre dans la nuit froide et sale. »

hebras desordenadas (brins désordonnés)

Mêchemieuxquebrinpasbien comprendspaspourquoi

mise à mal de la métaphore qui ne voulait pas voyager

Moi : pas trop d'accord alors je propose

brins ébouriffés

ça conserve le végétal et ça déplace l'humain, enfin son cuir qui pousse pousse pousse

Elle : pas trop d'accord alors je me tais

Après les *hebras* les *estanques*

bassin – mare – étang

Comment tu te le représentes ce monde et de quel droit tu imposes à la flotte d'être libre ou parquée ou étendue ou minus-tout-au-plus ou qui stagne ou qui coule

bassin > mare > étang

Je sais bien qu'alors je lui impose d'être rectangle partie d'un écosystème humain qui lui refuse son existence de fluide

mais justement

rien ne va

alors j'ai le droit

– de l'eau croupie et des vaches qui clamecent : ah, il est beau ton atelier de traduction –

t'en fais pas, j'y remédie, et le lendemain c'est dense, c'est vert,
ça grouille de vie

Dans la forêt tamoule : takamaka, thespesia, tamarinier tendent
tendrement leur tronc de la terre vers l'éther

le foisonnement des langues fredonne une planète qui tourne
encore

À nous d'encourager sa rotation
d'enrayer une disparition trop soudaine

ou

d'engager une déchéance douce pour qu'à jamais la végétation
nous recouvre

que fleurissent les étangs équatoriens favorables aux tigres sri
lankais démilitarisés

déshumanisés

renaturalisés

– *fiou* –

SARAH BONNEFOI

7 novembre, espace Van Gogh, atelier de chinois avec Pierre Mong-
Lim sur sa traduction de *La Traversée des sangliers* de Chang Kuei-
hsing.

Étudiante en mandarin à l'INALCO, j'ai été particulièrement sen-
sible aux questions posées lors de cet atelier. Mes connaissances
en mandarin m'ont été utiles, mais insuffisantes pour faire moi-
même une traduction de ce texte complexe, écrit en chinois clas-
sique, que je maîtrise assez mal. Ce que j'ai beaucoup apprécié,
c'est que le traducteur nous a exposés à un texte écrit par un auteur
issu de la diaspora chinoise malaisienne, et donc à un mandarin
assez différent de celui que je lis d'habitude, en particulier sur le

plan du vocabulaire. Le texte foisonnait de termes animaliers et biologiques liés à la jungle malaisienne (en lien avec le thème des Assises sur l'écologie) et cela a soulevé des questions de traduction fascinantes. Certains animaux, mentionnés dans le paragraphe que nous avons analysé, n'existent ni en Chine, ni en France, donc les termes employés avaient subi en quelque sorte une « double » traduction, pour les lectorats chinois et français respectivement. Pierre Mong-Lim nous a par ailleurs expliqué avoir mené des recherches très poussées en ce qui concerne la traduction de ce roman. Nous avons ensuite travaillé sur un poème utilisant de nombreuses onomatopées, ce qui a permis d'analyser des caractères chinois, mais également de se confronter à de grandes questions de traduction pour la poésie, notamment concernant le rythme et le jeu sur les sonorités, que ce soit dans la langue source ou dans la langue cible.

Cet atelier m'a montré la place essentielle de la recherche lexicale dans le métier de traducteur, et aussi le fait que cette quête peut s'avérer bien plus épineuse que je ne l'imaginais. Les ateliers sont suivis par des non-sinophones, ce qui les rend encore plus vivants et intéressants : il est toujours enrichissant d'aborder une langue à travers le regard de traducteurs ne la maîtrisant pas.

CLÉMENT CAPARROS

7 novembre, espace Van Gogh, atelier de russe avec Yves Gauthier sur sa traduction de *Dersou Ouzala* de Vladimir Arseniev.

Nous allons nous mesurer à un extrait du roman publié en 1921, dont la première traduction intégrale en français par Yves Gauthier paraîtra à l'occasion du centenaire de la publication du texte original. Nous disposons d'une copie de celui-ci et d'une traduction rudi-

mentaire par le service de traduction automatique, pour nous servir de base. À travers ce texte rendu rocailleux par les fantaisies algorithmiques de la machine, nous découvrons le personnage de Dersou, chasseur du grand Est sibérien, qui s'exprime dans un russe simple, écorché, mais parfaitement compréhensible. Tout le sel de cet atelier est de savoir comment faire parler Dersou en français : doit-il employer des mots simples, ou bien un vocabulaire plus hétéroclite, qui correspondrait à la manière dont il aurait pu l'apprendre ? Comment refléter la grammaire malmenée de ses phrases, sans le faire paraître simplet ? Toutes ces questions, il va de soi, n'ont pas de réponse à la fin des deux heures de propositions, de contre-propositions et de débat sur les cinq répliques d'un dialogue pourtant court, mais nous repartons tous avec cette expérience d'un contact rare avec un texte inconnu auparavant quoique centenaire, enrichis d'une myriade de questions, de suggestions et de réflexions.

ARIANE DUDYCH ET MORGANE REBOUR

Clarisse Herrenschmidt *live* à Arles :

le 5 novembre, chapelle du Méjan, conférence « Un fleuve sémiologique »

le 7 novembre, espace Van Gogh, atelier de traduction d'un texte en écriture cunéiforme

Un double set mystique et magistral

Plus besoin de présenter Clarisse Herrenschmidt. Icône de la scène indie, elle éblouit son public depuis des décennies avec ses performances qui mêlent une énergie de rockstar et une érudition d'archéologue. Nous étions présentes à son dernier passage sur scène, les vendredi 5 et dimanche 7 novembre lors des Assises de la traduction littéraire à Arles.

Si Herrenschmidt a de la bouteille, elle n'en perd pas son dynamisme : les deux sets qu'elle enchaîne lors de ce week-end nous prouvent toute l'étendue de son talent et de son charisme. Radicalement différents, ils portent tous deux la patte bien définie de cette artiste hors normes.

Le premier, qui suit directement la cérémonie d'ouverture de la manifestation, est un spectacle solo en grande pompe dans le cadre grandiose de la chapelle du Méjan, la plus grosse scène du festival. La *set list* fait la part belle à *Fleuve sémiotique*, son dernier *concept album* : une rétrospective du signe, dans tous ses états, des outils de comptabilité de civilisations millénaires aux derniers bonds technologiques du *deep learning* et des algorithmes sur les réseaux sociaux. Les morceaux s'enchaînent avec une fluidité à la fois virtuose et espiègle. Dans un élan d'enthousiasme, elle s'exclame alors : *Nous avons abandonné notre puissance symbolique pour une machine gérée par des prêtres !* La foule est en délire : Clarisse *slame* face au public, puis quitte la salle sous un tonnerre d'applaudissements. Au dehors, on échange des sourires ravis, avant de partir en *after* dans un café ou à un autre concert. Quelques âmes désespérées tentent déjà de se procurer un billet de dernière minute pour sa prochaine performance, qui se jouera à guichets fermés.

Le dimanche, c'est donc un petit public de chanceux qui assiste à un set acoustique dans l'amphithéâtre intimiste du centre Van Gogh. Solo, comme le premier, on a toutefois l'agréable surprise d'un invité musical improvisé, en la personne de son ami et collaborateur de longue date Pierre Judet de la Combe. Le concert privé est un hommage à l'écriture cunéiforme, un parti pris musical sans concession. Elle reprend les classiques de la leçon de langue ancienne (*C'est compliqué ! C'est normal ! C'est la Perse !*), auxquels elle mêle quelques mesures de ses créations originales. Lorsqu'elle n'invite pas un fan à prendre le micro pour chanter ses refrains, c'est tout le public, conquis, qui scande des déclinaisons en sumérien, puis en vieux perse : un véritable hymne qui fédère les traducteurs. La salle comble est hilare à voir Herrenschmidt pester contre son équipe technique entre deux envolées lyriques.

En effet, l'artiste garde les traditions jalousement, et semble n'accepter la présence de *roadies* et d'outils électroniques qu'à

contrecœur. Les incidents techniques, assez nombreux, qui parsèment ses deux sets n'ont, pour nous, que davantage mis en valeur son humour et sa présence scénique. Nul doute que sa prochaine tournée sera un événement très attendu des aficionados arlésiens. Qui sait si de nouvelles vocations n'auront pas éclos d'ici là ? Nous nous sommes laissé dire qu'un petit groupe de *Heavy Translation* travaillait, déjà, sur une nouvelle interprétation électro-symphonique de l'*Épopée de Gilgamesh*...

JULIETTE FRUSTIÉ

6 novembre, chapelle du Méjan, conférence de Nicolas Tournadre :
« La disparition des langues et les conséquences écolinguistiques »

Langues et images disparaissent avec les habitats des peuples qui les utilisent. Extinction des espèces et extinction des langues se confondent à mesure que l'exploitation des ressources terrestres dévore ces écosystèmes. Une zone riche en langues est forcément riche en biodiversité, et la réciproque était correcte jusqu'à il n'y a pas si longtemps, mais la colonisation a commencé à engloutir certaines langues bien avant le reste. Cette destruction des milieux menace les populations qui y vivent, perturbe leur mode de vie et les met en danger ; les anciens ne peuvent plus transmettre leur langue et les savoirs traditionnels comme ils le faisaient auparavant, la richesse linguistique se perd peu à peu, jusqu'à ce que la langue disparaisse complètement. Et en effet, pourquoi et comment exprimer ce qui a été détruit ? La langue est un outil ; si ce qu'elle sert à évoquer n'existe plus, les mots se perdront avec le temps et les gens. Bien qu'elle ne donne pas une vision particulière du monde, comme

on l'entend souvent, elle classifie, oriente les idées des locuteurs, et crée des images et une poésie qui lui sont propres, notamment pour décrire l'écosystème dans lequel on vit. Ainsi, les animaux, les plantes, les objets célestes et autres phénomènes météorologiques sont particulièrement sujets à la poésie de la langue. En tibétain, les ours sont des « grands-pères qui lancent des pierres », et les papillons de nuit des « grands-mères se jetant dans le feu ». La lune en népalais est « l'Oncle Lune », et la pluie en perse est « Barun » en hommage à la divinité du ciel, puis de l'eau, Varuna. Mais sans les personnes qui utilisent ces images, ou sans ces êtres désignés, plus de grands-pères qui lancent des pierres ni de grands-mères se jetant dans le feu, et il ne restera de l'Oncle Lune qu'un satellite pâle et de Barun que l'eau qui tombe du ciel.

YSEULT LAURENT

6 novembre, rues d'Arles, balade littéraire et herborisation poétique avec Eleni Sikelianos et Chloé Roux

Lecture musicale ? Cabaret ? Tamoul ? Herborisation poétique ? Qu'en dire ? Il y a presque trop à dire. C'était si riche ! Riche de sens, de sons, d'images, et même d'odeurs, de soleil et de vent. D'ailleurs, s'il est un atelier que je garderai en tête pendant longtemps, c'est bien celui « d'herborisation poétique », animé par Chloé Roux et Eleni Sikelianos.

Plus qu'un atelier ordinaire, cette visite originale de la ville a été pour moi l'occasion de combattre ma cécité botanique en partant à la recherche de « mauvaises herbes », ou plutôt d'herbes méconnues ou mal-aimées – car toutes ces herbes que nous effleurons, frôlons ou piétons tous les jours sans y prêter la moindre attention sont riches de nombreux secrets. Aussi ai-je découvert de jolies

mauves, fleurs de guimauve vertes dont le fruit ressemble à un petit fromage, et même de la jusquiame blanche (cette plante de sorcières aux usages psychotropes et anesthésiques) nichée derrière un banc public, à l'abri des regards.

À ces plantes oubliées et négligées, nous avons dédié quelques poèmes. Devant les murs d'une église où un perce-muraille avait élu domicile, j'ai ainsi lu un extrait du *Cahier d'un retour au pays natal*. Et tandis que les bourrasques m'obligeaient à planter les pieds dans le sol, et que je poussais sur ma voix pour la faire porter au-delà des sifflements stridents du mistral qui me fouettait les cheveux, s'insinuait dans mon cou, et me glaçait les mains, les mots d'Aimé Césaire nous rappelaient à tous la place de l'humain dans cette nature effrayante et sublime.

Plus loin, nous avons trouvé des acanthes (qui, paraît-il, soignent les morsures de tarentule) et leur avons lu la traduction d'un poème d'Eleni Sikelianos par Béatrice Trotignon ; puis nous avons déniché un groupe de trèfles et nous sommes arrêtés pour écouter un poème en anglais d'Emily Dickinson. Le groupe a ensuite repris sa flânerie pour marquer une nouvelle pause, cette fois devant un lilas d'Espagne aux multiples noms vernaculaires dont je ne saurais dire lequel m'amuse le plus : barbe de Jupiter, malice des hommes, malice des femmes...

Enfin, pour clore cette jolie promenade semée de poésie, le groupe est allé jusqu'à la place préférée de Chloé Roux. De prime abord, c'est une place agréable, mais somme toute assez ordinaire, goudronnée et rocailleuse ; pourtant, il y subsiste un bel abricotier. Comme indifférent à l'urbain qui l'entoure, l'arbre majestueux déploie ses branches, encore feuillues en ce début de novembre. En hommage à cet acte de pure résistance, Eleni Sikelianos s'est proposée de dire quelques vers issus de « The Walls Do not Fall », premier volet de la *Trilogie* d'H.D. Là, le soleil était plus doux, et le vent s'était calmé ; là, nous avons pris le chemin du retour – à regret.

